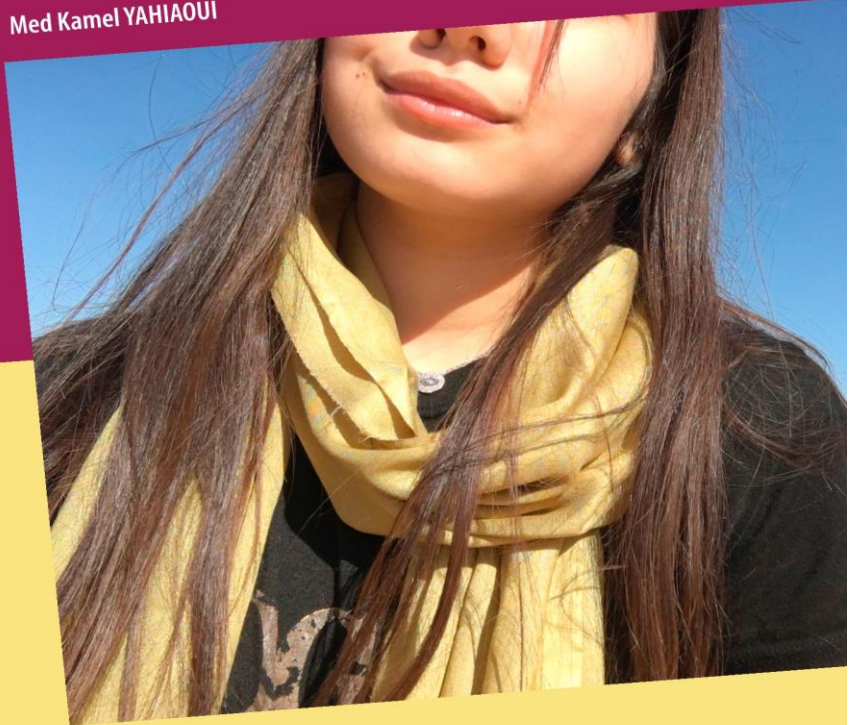


Madeleine et l'Indigène

Med Kamel YAHIAOUI



Copyright © 2020, Med Kamel YAHIAOUI

Tous droits de l'auteur réservés dans tous les pays.

Éditions : BOD / DZWEBDATA, France

Impression : BOD gmbh, Allemagne

Distribution : SODIS

Dépôt légal Mars 2020, France

ISBN : 9782322206735

Doutez que les étoiles ne soient de flamme, doutez que le soleil n'accomplisse son tour, doutez que la vérité soit menteuse infâme, mais ne doutez jamais de mon amour.

— *William Shakespeare*

Préambule :

De l'adolescence à leur âge adulte, Madeleine et Caramel, communément appelé l'indigène, entretiennent un amour indéfectible dans un monde où tous les gens se honnissent.

Leur amour subsistera-t-il à une multitude d'obstacles qui s'opposent à leur union ?

Leur amour intense triomphera-t-il malgré les innombrables embûches, le poids des traditions, la différence socioculturelle et les accidents de la vie qui se dressent sur leur chemin ?

Arriveront-ils à préserver leurs promesses juvéniles

Lui :

- **Tu, es dans mon cœur, je l'ai scellé, aucune autre femme n'y pénétrera.**

Elle :

- **Mon cœur est à toi seul, à aucun homme d'autre que toi.**

Un amour semblable à celui de Roméo et Juliette, sans la fin tragique des amants, heureusement.

Chapitre I

Enfin, les vacances scolaires de l'été viennent de commencer.

Madeleine se prépare à passer des vacances chez sa grand-mère, je ne la reverrais que dans deux mois.

Nos amourettes interrompues, nous nous sommes promis de nous écrire aussi souvent que possible.

Madeleine m'avait noté l'adresse de chez sa grand-mère, j'avais fait de même pour la mienne.

 Madeleine m'écrivait une semaine plus tard, elle s'était rendue à Paris avec sa tante pour un séjour d'une semaine, elle fut impressionnée par cette ville.

 Elle me décrivait l'immensité de la ville, ses visites aux châteaux et aux musées et les distractions nocturnes dans un Paris illuminé.

 Sa seconde lettre contenait trois pages écrites à la manière des punitions que nous assignaient les instituteurs à l'école. La première contenait cent lignes de (je t'aime), la seconde cent (mon amour), la dernière cent (tu me manques).

Quant à moi, mes parents avaient pris l'habitude de m'éloigner du village où nous habitions, car, disaient-ils, j'étais un peu turbulent, à vrai dire, je ne me plaignais pas d'une telle décision.

Chez ma grand-mère, la ferme m'offrait l'immensité de l'espace, contrairement à l'étroitesse des rues de mon village, et je m'en donnais ainsi à cœur joie pour faire des bêtises, sans avoir les parents sur le dos.

J'écrivais des lettres à Madeleine, pour lui décrire comment se passait mes vacances, surtout mes sottises, je lui rapportais que :

Les enfants indigènes de la ferme attendaient la venue de cet extraterrestre que je suis, tant ils étaient impressionnés par mes extravagances d'enfant de la ville au fil des étés.

Comment veux-tu qu'ils ne l'aient pas été quand, dès mon arrivée parmi eux, je leur avais demandé où se trouvaient les toilettes alors que nous étions en plein champ, transformé de manière improvisée, en un terrain de jeu.

Déjà, fallait-il leur expliquer ce qu'étaient des toilettes en ville, qu'ils ne connaissaient guère.

Subtilement, un des enfants s'éloigna du groupe à une dizaine de mètres, releva légèrement sa gandoura des deux côtés et s'accroupit pour me montrer comment on s'y prenait pour faire ses besoins à la campagne.

Je lui disais aussi que j'avais transformé l'abreuvoir des animaux en une piscine et avais vidé, en barbotant, son contenant d'eau, dont ces mêmes enfants devaient remplir les bassins, en allant puiser cette eau à environ un kilomètre de là, à pied, dans des bidons plus lourds qu'eux.

Ce jour-là, ils l'avaient mauvaise et je n'avais échappé à leur punition collective que parce que j'étais le petit-fils de la grand-mère, propriétaire de la ferme.

Ou encore, la raclée que m'avait donnée la grand-mère le jour où j'avais arraché et éventré pas moins de cinquante pastèques dans le champ des melons, parce qu'aucune n'était assez sucrée à mon goût.

C'est ce genre d'anecdotes que je racontais dans mes lettres à Madeleine, avec à la fin de chaque lettre, le verbe aimer conjugué au temps passé, présent et futur.

Nos lettres commençaient toujours par Salut et non pas mon amour comme les grands.

Pourtant, à notre âge déjà, notre amour était aussi fort, sincère et peut-être même plus fidèle que celui des adultes, quelquefois hypocrite.

Les camarades qui habitent la ferme que l'on appelle, les d'indigènes comme moi, étaient évidemment bien différents, des camarades européens que je côtoyai, à longueur d'année au village, soit à l'école ou dans le quartier comme Gabriel et Madeleine, les enfants du vétérinaire, François et son frère Fernand (que nous appelions le cancre) car il avait trois ans de plus que notre moyenne d'âge, fils de Gaston, l'adjoint au maire, Jean et Antoine, les fils du garde champêtre, ou encore Saïd, le gaillard qui à 13 ans, en imposait par sa stature d'adulte.

Autant les premiers me scrutaient subrepticement et avec envie, comme si j'étais un nanti, pour les seconds, j'étais en quelque sorte le petit indigène rigolo et sympathique, différent des autres enfants de ceux que l'on appelait communément comme moi, les indigènes.

Il faut dire que pour gagner leur amitié et surtout la tolérance de leurs parents afin de pouvoir fréquenter leur progéniture, il fallait faire montre de qualités méritoires.

D'une famille à la notoriété morale sans équivoque, cette position était certes intéressante, mais insuffisante pour être admis parmi la classe des civilisés.

J'avais réussi avec insistance à persuader mes parents de troquer mon mode vestimentaire d'indigène, chéchia et gandoura, contre culottes courtes et chemisette et je m'étais promis, pour faire bonne figure et braver les clichés d'infériorité, d'être sur le podium des bons résultats scolaires.

Madeleine occupait une place importante dans mon cœur de bambin.

Aussi régulièrement que possible, je faisais tout ce qui pourrait attirer son attention vers moi ou la faire rire, je jouai souvent le pitre à l'école.

Singer ou tirer la langue derrière le dos du maître, sur l'estrade face à la classe, ce qui déclenchait à chaque fois un rire collectif.

Rapporté à Madeleine, je me réjouissais que cela la fasse rire.

Une autre façon pour laquelle j'ai failli recevoir des gifles de sa part cette fois-ci ; je faisais tomber un crayon, me baissais pour le ramasser, tout en matant les dessous des jeunes écolières, et tout cela toujours en présence d'un public de bambins évidemment.

Ces pitreries à l'idée d'épater Madeleine, étaient souvent sanctionnées par une punition dans la cour de l'école.

Mais il y avait également une autre raison :

À la fin des cours, les enfants punis étaient retenus dans la cour de l'école.

Arrivait alors le gardien qui nous remettait un sandwich et repartait aussitôt.

Dans une salle contiguë, il y avait une table de ping-pong, des raquettes ainsi que des balles.

Une fois le gardien de l'école rentré dans sa loge, on se précipitait à l'intérieur de la salle de ping-pong pour jouer de longues parties pendant le temps que durait la punition, soit un peu moins de deux heures !

J'essayais de tenter Madeleine pour qu'elle soit également punie comme moi, pour nous retrouver tous les deux dans la cour en vain.

Dans cette même cour de l'école, au moment de la récréation du matin comme de celle de l'après-midi, on voyait toujours le même décor, une flopée de tabliers de couleur bleue pour les garçons et rose pour les filles.

Malgré la mixité, chacun tenait à son genre, les filles d'un côté, les garçons de l'autre.

Seule exception, Madeleine était intégrée dans notre groupe de chenapans, car son frère Gabriel en faisait partie.

Madeleine est assez mignonne, de longs cheveux noirs, des yeux clairs, un peu ronde, mais le critère de minceur n'était pas à la mode à cette époque, et à peine âgée de onze ans et quelques mois, comme moi.

J'étais précocement amoureux de cette fille et, malgré ma discrétion, cela n'échappait pas au regard méfiant de son frère Gabriel.

L'école était un des lieux où il était possible d'approcher le plus Madeleine, car si nous, garçons du groupe, pouvions nous retrouver dans le quartier pour jouer ensemble, les filles en étaient exclues, et celle qui osait le faire était traitée systématiquement de garçon manqué.

À propos de cette école, il y avait au moins six classes de différents niveaux.

J'étais le seul indigène à porter des habits et un cartable à l'Européenne, les autres petits écoliers indigènes, de condition modeste, portaient des vêtements fripés ou rapiécés, des calottes rouges comme couvre-chef et, en guise de cartable, un simple balluchon en tissu cousu par la mère.

Et si les tabliers obligatoires bleus ou roses leur servaient de cache-misère en classe ou dans la cour de récréation, c'est aux

portes de l'école, à la sortie ou à l'entrée, que paraissaient ces injustes différences.

Ces enfants faisaient l'objet de toutes les brimades et moqueries de leurs congénères européens tant sur leurs habits qu'ils portaient que sur leur cartable.

Madeleine et moi prenions souvent leur défense par équité.

Un jour, un élève de la classe avait traité Madeleine de fille d'indigène.

Madeleine m'avait rapporté l'évènement en me désignant l'élève coupable.

À la sortie de l'école, je me suis précipité sur lui en lui assignant quelques coups.

J'étais fier de mon acte, Madeleine aussi.

Mais le lendemain, à la porte de l'école, le père de l'élève m'attendait, sans dire un mot, il me gifla à deux reprises.

C'est encore Madeleine qui accourra vers moi, me caressa les deux joues comme pour me consoler.

À propos de ces enfants, Il n'y avait pas que la différence vestimentaire, mais aussi les lieux de vie et les espaces de jeu.

Les enfants européens habitaient en général dans les beaux quartiers dans des villas, maisons ou bâtiments jouissant de tout le confort.

Les indigènes, eux, logeaient dans des baraquements ou gourbis en périphérie du village.

Les mieux lotis d'entre eux habitaient au village, dans des maisons basses dites arabes, des chambres construites en rez-de-chaussée autour d'une cour commune où se trouvaient un cabinet de toilette et un robinet d'eau courante à usage collectif.

C'est d'ailleurs dans ce genre d'habitation que j'étais né et vis encore avec mes parents.

J'étais un des rares enfants indigènes à fréquenter les camarades européens de l'école, probablement par mon zèle à vouloir leur ressembler.

J'allais souvent dans leur quartier pour y jouer et explorer des jouets que mes parents ne pouvaient m'offrir, tels un vélo ou une paire de patins à roulettes ou autre.

Bien évidemment, j'avais une nette préférence pour Gabriel et surtout sa sœur Madeleine, les enfants du vétérinaire.

Il y avait plusieurs raisons à cela.

D'abord, j'étais précocement amoureux de Madeleine et son frère Gabriel n'hésitait pas à me décourager dès qu'il apercevait un quelconque geste affectueux à l'égard de sa sœur.

Ensuite, le père de Madeleine m'avait adopté presque comme son troisième enfant, de même qu'il l'avait fait, une décennie plus tôt, avec mon grand-père, son compagnon de lutte pendant la Seconde Guerre mondiale contre les Allemands.

C'était également lui qui avait favorisé mon inscription à l'école, sans quoi je serais resté analphabète comme les autres enfants indigènes.

La mère de Madeleine était également gentille avec moi, elle insistait toujours pour que je prenne le goûter avec ses enfants. Je

dirais même que sa générosité suscitait une pointe de jalousie chez Gabriel, car elle me donnait toujours la plus grosse part de gâteau.

Un jour, Madeleine me susurra en cachette que sa maman avait dit à Gabriel que je n'avais pas la chance, comme lui, de manger souvent des gâteaux.

Les parents de Madeleine étaient la seule famille européenne à qui ma mère rendait visite.

Et pour cause, un jour, ma mère tomba malade et devait être conduite à l'hôpital de la grande ville proche en urgence. Son état ne lui permettait pas d'être transportée en bus.

Alors que je me dirigeais vers la station de taxis, au carrefour de la rue, je me trouvai nez à nez avec Madeleine et sa mère, panier de courses à la main.

Madeleine, voyant mon air désappointé, me questionna :

— Ça va, Caramel ?

C'est le surnom que Madeleine m'avait donné.

Je lui parlai de l'état de ma mère.

Je n'avais même pas fini ma phrase que sa mère me somma :

— Allez, viens vite avec nous !

En arrivant devant la porte de leur villa, elle donna le panier à Madeleine, lui demanda de ranger les courses, m'invita à monter dans la voiture garée juste à côté et démarra aussitôt.

Les voisins furent atterrés de voir cette Européenne venir secourir ma mère et ressortir, en la soutenant seule à bras-le-corps jusqu'à la voiture.

Depuis ce jour mémorable, maman ne rata pas une occasion d'aller voir la mère de Madeleine et Gabriel soit pour l'aider à faire le ménage (sauf à nettoyer la croix de Jésus) ou les courses au marché.

Et gare à la mère, si elle tentait de lui donner de l'argent, maman le refusait systématiquement.

Maman réussit même à emmener la mère de Madeleine dans un hammam fréquenté uniquement par des femmes indigènes ; elle était la seule femme européenne parmi les fatmas !

Cette prouesse devint une légende dans le village, et il y avait de quoi.

Une de nos meilleures distractions, à Madeleine, Gabriel et moi, c'était quand les deux mères se parlaient.

L'une baragouinait un peu le français, l'autre un peu d'arabe.

À les entendre dialoguer, nous ne pouvions retenir nos éclats de rire en chœur.

Voilà donc pourquoi, j'avais un libre accès à cette immense villa des parents de Madeleine qui n'avait rien de comparable avec les deux chambres de la maison arabe où j'habitais.

De magnifiques meubles et ornements d'intérieur à l'avenant, que je regardais avec envie dès que nous pénétrions à l'intérieur de la villa.

Curieusement, je faisais le parallèle avec une histoire contenue dans mon livre scolaire, objet d'un précédent devoir, où il était écrit à peu près ceci :

Mon père est assis à table. Il lit son journal, grand-mère sur son fauteuil au coin de la cheminée tricote, maman prépare le dîner dans la cuisine.

Pensez-vous que je puisse disserter à l'école, sur un tel sujet quand, chez moi, mon père est analphabète, il n'y avait pas une table à manger, pas de fauteuil ni de cheminée, encore moins une cuisine !

À propos des devoirs, il m'arrivait parfois de les faire en compagnie de Gabriel et Madeleine.

Ma matière de prédilection était surtout l'algèbre, j'étais nul en géographie et pire en histoire.

Évidemment, j'apprenais à l'école que mes ancêtres étaient les Gaulois, les réputés druides, et que les habitations gauloises étaient plus développées que les grottes de leurs contemporains.

Et bien que je comparasse le druide guérisseur au charlatan marabout musulman du coin ou encore les gourbis indigènes aux huttes gauloises, cela n'expliquait pas ma prétendue filiation.

Côtés parents, quand je leur posais la question à propos des Gaulois, la réponse était des plus déroutantes. Mon père ressassait à chaque fois :

— Je n'ai jamais entendu parler de Gaulois, c'est une tribu de quelle région ça ?

Gaulois, Français ou indigène, une complexité d'identification qui expliquait probablement ma nullité en histoire !

C'est bientôt la rentrée scolaire et chaque famille se consacrait à la préparation de la rentrée de ses enfants.

Parmi notre groupe de camarades, certains entreraient en sixième au collège avec une certaine appréhension, d'autres, déjà expérimentés, passeront en cinquième cette année.

Le collège local était snobé par les villageois et on lui préférait les collèges publics ou privés de la grande ville sise à une quinzaine de kilomètres de là.

Des cars, assuraient la liaison entre la grande ville et le village toutes les demi-heures ainsi qu'un train, mais à des heures plus espacées.

Mais, il est fort à parier que Madeleine et son frère Gabriel feraient leurs études sous le régime de l'internat pour éviter les risques d'attentats qui visaient les moyens de transport.

Quant à moi, le choix était déjà fait, mes parents avaient opté pour le collège local, leur portefeuille ne leur permettant pas de combler mes espérances, d'aller dans un des collèges réputés de la grande ville.

Un souci constant ne cessait de me harceler depuis mon retour de vacances de chez grand-mère.

La reprise de contact avec mes camarades européens semblait se restreindre de jour en jour.

Les échauffourées entre autochtones et Européens, au début de cette sale guerre d'Algérie, avaient visiblement terni mon privilège de fréquenter mes camarades européens.

Les restrictions relationnelles imposées par leurs parents ainsi que les allusions présumant la communauté indigène coupable et suspecte ne faisaient que creuser un fossé entre nous.

Ainsi, des années durant, la guerre baptisée les évènements d'Algérie continuait à faire des ravages parmi la population des deux communautés et particulièrement celle des autochtones.

Entre-temps, nous, les enfants, prenions progressivement conscience de ces prétendus évènements qui venaient perturber notre amitié sans pour autant l'altérer fondamentalement.

Les bribes de discussions de nos parents entendues subrepticement à propos des évènements quotidiens nous interpellaient certes, mais pas au point de nous désunir.

Côtés adultes, les habitants du village, l'esprit d'amitié et les fêtes aux odeurs d'anisette d'antan avaient laissé place au scepticisme et aux affrontements d'opinions à propos de cette guerre, laquelle, au coin de chaque rue, nous narguait par la

présence disproportionnée de militaires, de barrages et de fils barbelés en plein cœur du village pour, nous disait-on, pacifier et maintenir l'ordre en Algérie.

Cependant, personne n'était dupe, les autochtones voulaient obtenir leur indépendance, prendre leur destinée en main alors que la majorité des pieds noirs, communément appelés ainsi, voulaient maintenir à tout prix une Algérie française, comme elle l'avait été pendant plus de cent trente ans, ne cédant aucun de leurs privilèges aux indigènes.

Il y avait certes des hommes dotés de sagesse qui tentaient de concilier les deux communautés, mais leur voix était inaudible.

Exemple, le père de Madeleine, jouissant d'un esprit conciliant à toute épreuve, sa sagesse étant illustrée par sa propre métaphore que l'on aurait aimé la voir partager, il disait :

Dans le monument aux morts du village, quarante-trois noms de soldats figurent sur la stèle pour la libération de la France pendant la Seconde Guerre mondiale. Vingt-sept d'entre eux sont des indigènes et seulement seize Français. La France ne leur doit-elle pas cette liberté, alors qu'ils nous ont permis d'acquérir la nôtre ?

Chapitre II

De l'enfance, nous nous retrouvâmes quasiment adultes en troisième des collèges ou en seconde.

Nous avions gagné en taille et en maturité aussi.

Gabriel était devenu un colosse d'un mètre quatre-vingt pour ses dix-sept ans alors que je faisais quant à moi à peine un mètre soixante-dix.

Madeleine s'était considérablement affinée, elle était de plus en plus belle. Elle était à peu près de la même taille que moi et j'étais encore plus amoureux d'elle qu'à douze ans.

Son succès auprès des garçons était indéniable et cela me rendait horriblement jaloux, comme si elle était déjà mienne.

D'autant que la concurrence s'était enrichie de jeunes et beaux garçons militaires des contingents de l'armée dont le nombre avait quadruplé dans le village.

Gabriel et Madeleine suivront leurs études en internat comme prévu dans deux lycées de la grande ville et moi dans celui du village. Nous nous revoyons moins souvent que par le passé et seulement le week-end.

Entre Madeleine et moi, notre amour s'était raffermi encore plus. Nous voulions le vivre au grand jour et le crier sur tous les toits, mais les traditions et surtout les commérages au demeurant ancrés chez les deux communautés particulièrement dans notre petit village nous obligeaient à vivre notre amour en cachette, usant de tant de subterfuges pour ne pas nous exposer à la vindicte publique.

Chaque fois que nous eûmes l'occasion de nous revoir, ces moments furtifs furent tellement intenses en amour et en émotion que nous oublions, parfois, les regards hostiles dans les recoins du village.

D'ailleurs, c'est comme cela que nous étions surpris par un villageois qui nous avait sermonnés, il avait rapporté la scène au père de Madeleine.

Le père de Madeleine a beau le convaincre que nous n'étions que des amis d'enfance, le villageois insistait pour lui dire que la scène qu'il avait vue était au-delà de la simple camaraderie.

Gabriel s'était amouraché d'une lycéenne arabe, Nadia était tellement belle que l'on se mettrait à genoux devant elle, signe que l'amour pouvait surpasser les convenances communautaires, comme le disait Gabriel lui-même.

Il réussit à faire accepter par sa mère la venue de Nadia à la maison parentale dans le village, non pas comme sa petite amie, mais mensongèrement comme collègue de lycée.

Madeleine, en confidence, me raconta la réflexion de sa mère ce jour-là : ma fille fréquente son jeune indigène d'enfance et voilà que mon fils à son tour s'amourache d'une belle autochtone ; ils ont de qui tenir, moi la mère juive qui épousa un goy français ; ainsi la boucle est bouclée.

Gabriel autrefois apposé aux sentiments amoureux entre sa sœur et moi devenait carrément conciliant, voire complice de notre amour.

Il nous arrivait d'évoquer et de rire du temps où il jouait au gendarme pour soi-disant protéger sa sœur.

Il admettait volontiers son harcèlement de l'époque, mais avait un argument de taille pour le justifier : c'était prématuré pour votre âge, nous disait-il.

Gabriel jalousait sa sœur au prétexte qu'elle rentrait chaque week-end au village et, malgré les réticences, elle me rencontrait souvent alors que lui souhaitait de préférence rester dans la grande ville pour sortir avec sa dulcinée.

Madeleine ne manquant jamais de bonnes idées dans de telles circonstances, suggéra un plan enthousiasmant :

- J'ai la solution, nous allons demander à tante Gisèle de nous loger une semaine sur deux chez elle. Elle est super-gentille, plutôt débridée. Gabriel, te souviens-tu quand elle nous racontait ses escapades amoureuses de jeunesse.
- Elle a de l'emprise sur notre mère, sa sœur, pour obtenir son accord et à nous la liberté incognito dans la grande ville contrairement à ce patelin où nous sommes épiés dans nos moindres faits et gestes.
- Et toi, mon Caramel, obligé, tu viendras me rejoindre ?

Gabriel et moi, nous nous regardâmes droit dans les yeux, époustouflés par la proposition géniale de Madeleine.

Le jour suivant, Madeleine téléphonait sans tarder à tante Gisèle qui accepta volontiers d'intercéder.

Deux jours après, je recevais une lettre de Madeleine, que d'émotions et de larmes de joie en la lisant et surtout les paragraphes suivants :

Caramel, mon chéri

Chaque mercredi, tu pourras venir, non pas pour me voir de loin comme d'habitude, car je n'étais pas autorisée à sortir de l'internat, mais pour repartir toi et moi, ensemble, la main dans la main, avec la bénédiction de tante Gisèle.

Tante Gisèle avait réussi à convaincre les parents que Gabriel et moi soyons hébergés chez elle une semaine sur deux et, mieux encore, elle s'est portée garante, pour que je sorte librement la journée de chaque mercredi de l'internat. Tu ne peux pas t'imaginer, je suis folle, mais alors folle de joie.....

Ma joie fut exponentielle au fur et à mesure que je lisais le texte, et pour cause, cette liberté de pouvoir rencontrer Madeleine sans aucune contrainte, moi qui allais chaque mercredi juste l'entrevoir au travers les grillages du lycée sans pouvoir l'approcher ni lui parler.

À nous, les salles de cinéma, le lieu bien discret, où se cajolent les jeunes amoureux de notre âge, les salons de pâtisserie, ou encore les balades et les bancs des jardins fleuris en incognito dans la grande ville, loin des regards réprobateurs et les rabat-joie de notre petit village.

Un seul petit bémol, à savoir, Madeleine sortira-t-elle seule pour aller chez tante Gisèle, qui habite une rue, située à deux cents mètres à peine du lycée, ou est-ce la tante qui viendra la chercher. De toute façon, connaissant les rapports complices que Madeleine entretenait avec sa tante préférée, elle arrivera, dans les deux cas, à la convaincre de nous laisser sortir ensemble.

Le mercredi suivant, je partais donc revoir Madeleine à l'entrée de son Lycée.

J'arrivais à quelques centaines de mètres du lycée.

Avant même d'arriver à la hauteur du lycée, je voyais Madeleine accourir vers moi, j'accélérais le pas à mon tour puis à notre jonction, un tendre baiser devant un public plutôt attendri que critique.

Madeleine, regard pétillant, m'annonça le programme de la journée :

- Nadia s'était arrangée avec son voisin, propriétaire d'une des calèches qui font la navette en ville, il nous baladera autant que l'on voudra et les rideaux baissés, si tu vois ce que je veux dire !
- Gabriel et Nadia nous attendent en ce moment même à l'entrée de leur lycée ; nous remontrons ensemble le

boulevard pour rejoindre la place où stationnent les calèches.

- Ensuite, tante Gisèle nous invite à déjeuner chez elle nous, Gabriel et Nadia à la condition de ne pas le révéler aux parents, ça lui rappellera ses escapades de jeunesse, disait-elle.
- Et, le bouquet final, nous irons voir un film dans une salle de cinéma, peu importe d'ailleurs le titre, l'essentiel que nous soyons l'un à côté de l'autre et plein de baisers amoureux dans le noir bienveillant de la salle du cinéma.
- Mais tante Gisèle ne me connaît pas, elle risque d'être réticente à mon égard non, lui dis-je.
- Tu parles, je la bassine avec notre amourette depuis l'âge de huit ans !
- En plus, elle avait vu ton manège quand tu venais les mercredis précédents et c'est pour cela qu'elle avait demandé aux parents de l'autoriser à me sortir la journée du mercredi.
- Tu vois, il n'y a pas que moi qui t'aime, tante Gisèle te trouve attendrissant.

J'étais tellement ému, les larmes me coulaient et celles de Madeleine aussi, je m'empressais de lui dire :

- Je t'aime à la folie, je t'aime à mourir, je te jure qu'il n'y aura aucune autre femme que toi dans mon cœur.
- Taratata, mon chéri adoré !

Nous repartîmes à la rencontre de Gabriel et Nadia, en traversant le centre-ville, choisissant les chemins les plus discrets, en nous arrêtant à chaque centaine de pas, pour nous faire un baiser sans une contrainte ni retenu.

Une journée de pur bonheur comme prévu, jamais nous n'eûmes une telle occasion d'être aussi proches physiquement et libres de nos passions.

Nous n'avons cessé de bénir en ce jour tante Gisèle sans qui nous n'aurions pas eu cette aubaine.

Une femme qui bravait toutes les conventions rétrogrades des trois traditions, chrétiennes, musulmanes et juives qui s'enchevêtraient entre elles comme par consensus.

Puis, vint l'intolérable séparation, Madeleine regagna la prison dorée qu'était l'internat du lycée de son côté et moi, vers la gare du village honni.

Sur le chemin du retour, je revivais ces moments de bonheur et me languissais déjà du mercredi prochain.

Chapitre III

Gabriel, sa sœur Madeleine, moi-même et Jean et Antoine, les fils d'Henri le garde champêtre, formions le groupe des cinq indéfectibles amis dont l'amitié s'était encore renforcée avec l'âge.

Côtés copains indigènes, Saïd avait interrompu ses études pour rejoindre trois mois auparavant le maquis.

Lorsque nous apprîmes la nouvelle, nous ne fûmes pas étonnés de son engagement avec les révolutionnaires algériens, quoique ne sachant pas si cela s'était fait par conviction pour la cause ou dans la crainte des menaces que lui proférait sans cesse Fernand, la jeune recrue de l'armée, affecté à la caserne militaire locale.

Alors que nous discussions musique et conquête des jeunes filles du collègue, Fernand et lui ne cessaient de se chamailler, jusqu'à arriver aux mains parfois, l'un était idéologiquement pour une Algérie française et l'autre pour une Algérie indépendante.

Saïd traitait Fernand de fasciste et Fernand le traitait à son tour d'indigène.

À la sortie de la maison, j'étais arrêté, en compagnie d'un autre camarade, par les gendarmes pour avoir participé à la manifestation d'étudiants.

Beaucoup de manifestants furent arrêtés par les militaires. Certains furent relâchés, d'autres emprisonnés dans la caserne militaire.

Nous nous réjouissons de passer aux mains des gendarmes, car les militaires avaient la réputation d'être des tortionnaires hors pair et d'avoir la gâchette facile pour des exécutions sommaires.

Nous devons notre salut à la conjugaison de deux facteurs : être mineurs, âgés d'à peine seize et dix-sept ans, et que notre action a été qualifiée de simple trouble à l'ordre public et non pas que nous fussions des militants de la cause algérienne.

Le plus épatant c'est que Madeleine faisait discrètement partie de la même manifestation, mais dans un autre cortège, de quoi être honnie par la majorité des Européens du village.

Son père et quelques notables du village sont intervenus en sa faveur pour la libérer, mais elle refusa net en imposant que je sois également libéré en même temps qu'elle, un geste d'amour que je ne saurais oublier.

Malheureusement, ce ne sera pas le cas, car outre le fait d'avoir manifesté, l'on me reproche également de faire partie de ceux qui avaient organisé la manifestation en faveur de l'indépendance.

Après les interrogatoires des gendarmes, j'étais donc présenté devant un juge qui ordonna mon emprisonnement.

Bien que redoutant la prison, j'acceptais ce verdict mieux qu'un jugement plus sévère du redouté du tribunal militaire, entre les deux, c'était le moindre, me disais-je.

Menotté comme un malfrat, j'étais emmené et mis en prison pour je ne sais quelle durée.

Et, allez savoir pourquoi, une rétrospective me vint soudainement à l'esprit. À peine quinze jours plus tôt, je fêtais l'anniversaire de mes seize ans révolus avec des copains et, parmi mes amis favoris, Gabriel m'avait offert le livre *Les Justes* d'Albert Camus et Madeleine, celui de *Roméo et Juliette* de Shakespeare.

À propos du livre que m'avait offert Madeleine, je m'interrogeais alors sur le symbole de cette œuvre. Était-ce pour me rappeler notre serment d'amour éternel, que nous renouvelions à chacune de nos rencontres, ou m'invitait-elle à méditer la portée

des nombreuses phrases qu'elle avait soulignées dans ce livre comme jadis nous le faisons sur les romans d'amour.

J'avais lu et relu à plusieurs reprises ces phrases presque au détriment du reste de l'histoire qui, si elle m'enchantait par l'ardeur de l'amour entre Roméo et Juliette, m'horrifiait quant aux difficultés qui s'opposaient à leur amour, la fin tragique des amants.

Deux livres que je me ferais expédier dès que possible et que je relirais pour atténuer l'ennui des journées de prison.

Au village, c'est surtout parmi mes camarades que le débat sur les raisons de mon internement suscitait le plus d'interrogations.

Et quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre que c'était ma Madeleine qui avait pris ma défense avec virulence, surtout contre Fernand, l'apprenti tortionnaire du village :

— Non, mais, tu n'as pas été emprisonné, toi, quand tu as manifesté pour l'Algérie française l'autre fois ?

Il paraît que le Fernand était resté complètement désarmé à la réplique de Madeleine en ma faveur !

— Ah bon ! Tu défends les indigènes maintenant, lui avait-il répondu.

Et Madeleine d'ajouter :

— C'est mon ami d'enfance, cent fois meilleur que toi, ne t'avise pas de me tourner autour, vaurien !

Je m'enorgueillissais de sa position tranchée, surtout contre cet énergumène prétentieux.

Il faut dire que Madeleine et moi ainsi que son frère Gabriel formions le groupe d'amis le plus fidèle depuis l'âge de six ans.

Nous étions cul et chemise jusqu'à la sixième, où nous avons commencé à nous voir moins souvent.

D'abord, parce que les parents de Madeleine et Gabriel les avaient envoyés poursuivre leurs études secondaires en internat dans des collèges de la grande ville distants de quinze kilomètres.

Ensuite, les événements de la guerre avaient disloqué les relations d'amitié qu'entretenaient quelques familles des deux communautés, l'une autochtone, l'autre européenne des parents de Madeleine et Henri le rouge.

Cependant, entre Madeleine et moi, l'amitié de l'enfance s'était transformée progressivement en amour platonique puis en un véritable amour-passion et nous profitons de la moindre de nos rencontres.

Au commencement, nous échangeons en catimini des romans d'amour, avec pour consigne de cocher discrètement au crayon,

sur les pages du roman, la scène ou la déclaration d'amour que nous avions le plus aimée.

Nous dévoilions ainsi pudiquement nos sentiments réciproques.

Le plus beau geste d'amour avait été, à cette époque-là, de joindre ma main à la sienne, sous la table, lors d'un goûter chez ses parents et à l'insu de son frère vigilant.

Ou encore ce même jour, la tentative d'un baiser derrière la villa et qui n'avait même pas eu lieu, interrompue par ce même frère Gabriel toujours à nos trousses !

C'était à l'aube de nos quinze ans que débuta la plénitude de notre amour et naissait, par là même, notre ingéniosité à le vivre, clandestinement parfois, pour contrecarrer un environnement hostile, imbu d'interdits et de traditions rétrogrades.

Voilà bientôt trois mois que je suis dans cette prison.

Mon statut de prisonnier préventif me privait de recevoir des visites, pas même celle de ma mère qui venait chaque samedi, s'asseyait au pied de la porte de prison, pensant ainsi sensibiliser le directeur pour la laisser me voir en vain.

Madeleine qui m'écrivait presque chaque jour du lycée quand j'étais à la maison et mes autres amis ne pouvaient m'écrire, car dans la schizophrénie de cette sale guerre, il fallait mieux s'abstenir au risque d'être suspecté de complicité.

Dans cette prison, il y avait surtout des prévenus, car c'était une prison de transit.

Il y avait deux garçons de mon âge qui attendaient leur jugement pour d'autres délits.

J'étais souvent avec les deux prisonniers de mon âge et nous parlions de notre génération, pour tuer le temps.

Un jour, je reçus la visite d'un avocat dans un bureau à côté de celui du directeur de la prison.

Il se présenta comme mon avocat désigné d'office pour me défendre devant le tribunal pour une audience prévue dans une semaine.

Il m'annonça que seule ma participation à la manifestation avait été retenue.

Il m'apprit qu'un autre avocat avait plaidé, également en ma faveur.

Ce dernier avait présenté au juge une brochette de notables pour témoigner de ma probité.

Mes anciens instituteurs, les deux professeurs des collèges, le père de Madeleine et son ami le juge, tous étaient de la partie.

Le chef d'accusation d'avoir participé à l'organisation de la manifestation a été abandonné, seule ma présence à la manifestation était retenue.

Optimiste, il me conseilla de maintenir simplement la version de la première déposition donnée lors de la précédente audience devant le juge d'instruction.

Il me conseilla donc de maintenir ma déclaration que j'avais faite devant le juge : j'étais dans le cortège des manifestants par curiosité et sans connaître l'objet de leur revendication.

Je repartis vers la cour de la prison à la fois soulagé et confiant.

Effectivement, une semaine plus tard, le juge ordonna ma liberté provisoire avec astreinte de ne pas quitter la région en

attendant mon jugement définitif qui aurait lieu au tribunal dans environ six mois.

Quand je suis rentré au village après ces insoutenables mois de prison, les amis et voisins autochtones me réservèrent un accueil des plus chaleureux, que de va-et-vient dans les deux minuscules chambres de mes parents !

À mon grand regret, Madeleine n'y était pas, non pas par manque d'amour ou d'amitié, mais c'est surtout à cause de la psychose qui régnait entre les deux communautés.

J'aurais tant aimé sa présence d'autant que je me targuais de son courage d'affronter les idées de sa communauté et surtout d'avoir exigé d'être libre à la condition que je le sois aussi.

Dès lors, j'ai compris qu'avec Madeleine nous ne partagions non seulement notre amour, mais aussi nos convictions de justice.

Mais c'était sans compter sur ces jeunes dont l'amitié d'enfance demeurait indéfectible, prête à braver les conventions établies.

Ainsi, le samedi suivant, c'est chez monsieur Henri que nous nous retrouvâmes comme lorsque nous étions enfants.

Madeleine, Gabriel, Antoine et Jean, avec la complicité de leur père Henri, organisèrent une petite fête en mon honneur. Nous formions tous, depuis la préparatoire jusqu'à aujourd'hui, seize et dix-sept ans au plus, un groupe qui avait surmonté les vicissitudes communautaristes.

Les enseignements respectifs au collège et au lycée avaient développé nos facultés de réflexion et, comme par un tacite accord, nous mettions les belligérants de cette innommable guerre dos à dos.

Nous étions tous autour d'une table garnie d'un superbe gâteau au chocolat et des sodas.

Avec la complicité de Madeleine, nous nous retrouvâmes face à face, nos pieds s'adonnaient ainsi, au-dessous de la table, à une chorégraphie sentimentale.

Nous tentions, difficilement, de cacher nos émotions que pouvaient trahir nos visages, car hormis nos jeunes camarades, la maîtresse des lieux était assise à notre table.

Gabriel, qui faisait semblant de ne rien voir, s'approcha de moi, visiblement conciliant, puis me chuchota :

- Attends un peu que madame et Monsieur HENRI partent, nous avons prévu de faire une superbe fête.
- Les petites copines de Jean et Antoine ainsi que Nadia vont nous rejoindre juste après.

Madeleine, l'air bougonnant, s'adressa à son frère Gabriel :

- Mouchard, c'est à moi de le lui dire !

Monsieur Henri venait juste d'arriver, il se dirigea directement vers moi, avec un air faussement sérieux :

— Alors, petit voyou, tu manifestes maintenant pour ton indépendance ?

Madeleine partit au quart de tour :

— Ce n'est pas interdit, Monsieur Henri, les Français aussi ont manifesté pour l'Algérie française.

— Waouh, répliqua Monsieur Henri : Madeleine, tu as raison, mais tu défends qui au juste, ton ami ou sa cause ?

Dès que le couple HENRI était sorti, les trois filles, faisant probablement le guet à proximité de la villa, débarquèrent immédiatement.

Démarrait alors notre première fête de post-adolescence, danses langoureuses, corps contre corps frétilant, baisers et caresses amoureuses, une sorte de fête hollywoodienne sans les décors, ni les paillettes, ni du champagne, hormis l'intense bonheur que ressentaient les amoureux, de temps en temps, un verre de limonade fraîche et pétillante pour agrémenter l'ambiance.

Madeleine et moi sommes sortis de la salle de dance pour nous retrouver dernière la villa.

Un coin discret comme nous avions l'habitude, pour profiter en toute intimité de nos ébats amoureux.

Mais visiblement, nous étions espionnés dans nos faits et gestes par la bande de copains, car ils sortirent quelque temps après pour nous débusquer de notre isoloir.

Après cette mémorable fête, je suis parti le lendemain pour rendre visite à ma grand-mère ; au lieu des deux jours prévus, grand-mère m'avait retenu toute la semaine.

À mon retour, la plus triste des nouvelles n'attendait

Madeleine était partie !

Son père avait reçu des menaces d'extrémistes contre Madeleine lui reprochant sa participation à une manifestation contraire aux intérêts de la communauté européenne.

Son père avait jugé bon d'envoyer Madeleine et sa mère chez la Grand-Mère en France pour leur sécurité.

Du coup, les quelques jours de vacances passés chez ma grand-mère se sont transformés en regret, culpabiliser d'avoir été absent, au départ de Madeleine.

En rentrant le soir à la maison, ma mère me rapporta une histoire stupéfiante et touchante à la fois, elle me dit :

- Madeleine est venue me voir avant-hier. Alors que je la voyais d'habitude au domicile de ses parents, cette fois, elle est venue courageusement dans notre propre maison.
- Elle n'a cessé de pleurer en m'enlaçant et en m'embrassant.
- Je ne savais pas comment la consoler en français et je me suis mise à pleurer autant qu'elle.
- Puis elle me remit une lettre pour toi.
- En partant, elle a mis ses deux mains sur son cœur en disant au revoir.
- Voici ta lettre, conclut ma mère en me la tendant.

Je me précipitai immédiatement pour ouvrir et lire la lettre de Madeleine que voici :

Caramel, mon amour

Je ne sais pas si tu seras de retour avant mon départ, sache que j'emporte notre amour avec moi. Ton cœur bat en moi et me rassure, car je sais que tu garderas notre amour durant cette inattendue séparation.

Depuis nos six ans, nous avons été des camarades, puis des amis et finalement, des amoureux précoces et maladroits, probablement à cause de notre timidité commune.

Souviens-toi, nous faisons parler les personnages des romans d'amour à notre place en soulignant les phrases et en entourant les photos ou encore les contacts furtifs de nos jambes ou de nos mains sous la table ainsi que nos regards complices.

À peine douze ans, c'était déjà dans ces gestes-là, dans ton regard malicieux et tes yeux attendris, que je détectais tes plus belles déclarations d'amour.

Et puis vint la saison de nos quinze printemps et la divine bénédiction de tante Gisèle qui nous permit de vivre passionnément notre amour.

Au lycée, les tentatives des soupirants s'arrêtaient avant même de débiter, car ton cœur était dans mon corps et me servait de rempart contre les tentations.

Fernand n'a cessé de me harceler et, faute de m'avoir séduite, il a tenté vainement de me détourner de ton amour.

C'est le contraire qui s'est produit, je t'aime davantage et adhère à la noble cause que tu défends, la liberté de ce pays qui nous a vus naître sans se poser la question de nos origines, lui.

Mon père tient tête aux menaces des extrémistes orchestrées par Fernand et son père Gaston.

Maman et moi sommes en France, mon père avait jugé bon de nous envoyer chez Grand-Mère pour notre sécurité.

J'ai remis cette lettre à ta mère avant de partir ; elle n'a pas su me donner l'adresse de la maison, j'ai relevé le numéro et le nom de la rue en sortant, pour nourrir l'ultime espoir de te contacter plus tard.

S'il te plaît, prends soin de notre amour, garde-le dans ton cœur comme je l'ai gardé dans le mien, scelle-le comme dans un coffre-fort et ne perds pas la clé. Je t'aime plus que tout mon Caramel.

Madeleine.

FIN DE L'EXTRAIT GRATUIT

Pour Acheter ce livre, **cliquez** sur l'image du livre ci-dessous :



Livre imprimé 9,90€ Livre numérique 4,49€

Vous pouvez également acquérir le livre chez **Amazon, Fnac, Cultura, Decitre, Chapitre** et chez **DILICOM** (libraires)



L'auteur :

Sous le pseudo de Massine TACIR ou sous son propre nom, Med Kamel YAHIAOUI, Ecrivain, Essayiste et Editorialiste indépendant nous révèle sa passion d'auteur éclectique grâce à ses œuvres :

- **Maximes et Réflexions contemporaines**, une vision lucide sur le terrorisme, la laïcité, Internet, la sexualité, la drogue et pas moins de 500 maximes et citations dans ce pur style littéraire.

- **Le petit fellagha**, un roman narratif pendant la guerre d'Algérie, où s'entremêlent l'amour, l'amitié, mais aussi la haine et les drames d'une guerre incomprise et dont les séquelles perdurent jusqu'à nos jours.

- **Que se passe-t-il à TOBICOR**, un roman de fiction où Dieu, la science, les pouvoirs invisibles et l'amour se défient dans des lieux intrigants, du désert de Californie jusqu'au Sahara Algérien.

- **Berbères et Arabes, l'histoire controversée**, l'histoire des célèbres rois et dynasties berbères du grand Maghreb et la controverse identitaire.

- **Madeleine et l'Indigène**, un roman d'un indéfectible amour malgré les innombrables embûches.

Contact auteur : contact@dzwebdata.com